

Un témoignage saisissant

Quand Simone Weil analysait la crise dans l'Allemagne de 1932

Eugène Berg*

» Partie en Allemagne à l'été 1932, la philosophe, humaniste, enseignante et activiste politique juive Simone Weil (1909-1943) y resta jusqu'en mars 1933. L'auteur de *La Pesanteur et la grâce* y écrivit une série de textes pour des journaux de gauche sur la situation avant et après l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Elle analyse avec une particulière acuité la situation de crise économique, sociale et politique.

Ergreifendes Zeitzeugnis

Die jüdische Philosophin, Humanistin, Dozentin und politische Aktivistin Simone Weil (1909–1943) war eine der wenigen französischen Intellektuellen, die ein Gespür für die Nationalsozialisten und deren Anziehungskraft entwickelte. Sie berichtete während ihres Deutschland-Aufenthaltes vom Sommer 1932 bis März 1933 für die linksgerichtete Presse in Frankreich über die Zeit vor und nach Hitlers Machtüber-



nahme und analysierte scharfsinnig speziell die ökonomische, soziale und politische Krisensituation. Ihre diesbezüglichen Texte über Deutschland (*Ecrits sur l'Allemagne*) wurden 2015 in Frankreich als Sammelband veröffentlicht; für den Rezensenten Eugène Berg eine Lektüre von „unvergleichlichem Interesse“ – „weil sie wie wenig andere den entscheidenden Moment festzuhalten vermochte, in dem Deutschland sich in den Abgrund stürzte“. Red.

Simone Weil dresse un état des lieux des forces politiques qui s'affrontaient durement sur la scène politique, tout en s'interrogeant sur l'avenir de la classe ouvrière à laquelle elle avait joint son destin. Elle décrit par exemple la grève des transports de Berlin, décidée sur l'appel des communistes et des hitlériens, qui malgré l'opposition des cadres syndicaux, fut votée par 78 % des ouvriers. Cela faillit constituer un événement décisif, mais échoua et sonna le glas de la résistance ouvrière.

Ces textes constituent un témoignage saisissant sur cette conjoncture historique critique dans laquelle se trouvait l'Allemagne. C'est d'abord une réflexion sur ce que signifie pour une société qu'être en crise. Malgré le caractère exceptionnel de celle qui frappait alors l'Allemagne, celle des années 1930 reste toujours riche d'enseignement. Simone Weil n'écrit pas en historienne, ni en so-

ciologue, ni en journaliste, mais en militante et ce qui retient son attention c'est le processus de politisation et de dépolitisation de la société que produit la crise. Celle-ci ronge et amenuise les vies, inexorablement en produisant une situation d'attente oppressante et tragique. La situation d'attente, d'indétermination dans laquelle se trouvaient la majorité des jeunes Allemands, privés de tout dans le présent et sans avenir, défait l'inscription de l'existence dans le temps social. « *Nous sommes en période de transition* », écrit-elle à plusieurs reprises. « *Mais de transition vers quoi ? Nul n'en a la moindre idée* ». Cette situation exile du présent et voue à attendre, alors qu'il n'y a rien à attendre. La vie est donc impuissante à s'orienter dans une temporalité qui laisserait prise à la pensée et à l'action. D'où le fait que la masse du peuple allemand délégua sa liberté d'action. « *Tout demeure passif* »,

* Eugène Berg est ancien consul général de France à Leipzig et ancien ambassadeur.

tel est l'effet du chômage de masse qui produit des vies en attente, dans l'attente dont on ne sait quoi si on est chômeur, et dans la crainte de perdre son emploi si on en a un.

A cette attente vague s'ajoute une autre, attente angoissante d'un avenir politique qui menace d'apporter un changement impensable non plus par son indétermination mais par son horreur. La crise est au présent, mais le pire se profile dans l'avenir. Simone Weil observe : les nazis font régner la terreur contre les mouvements de gauche ; leurs journaux appellent au meurtre : « *les ouvriers attendent simplement l'heure où tout cela s'abattra sur eux* ». La lenteur même du processus augmente la démoralisation. « *Les troupes d'assaut hitlériennes, derrière lesquelles peut se trouver d'un jour à l'autre l'appareil d'Etat, constitue une menace d'extermination pour les meilleurs ouvriers* ». Poursuivant son analyse, Simone Weil écrit que la crise produit une politisation, mais incomplète, voire contradictoire, de la société. Elle politise les consciences humaines en rendant impossibles toute pensée de la vie humaine qui ne la réinscrive pas dans ses conditions sociopolitiques. Elle fait de la politique non plus un objet à part, le domaine de la politique réservée aux seuls professionnels ou spécialistes, mais le problème le plus pressant, le plus aigu de la vie quotidienne : « *Le problème politique est pour chacun le problème qui le touche de plus près* ». Mais cette politisation contrainte est inachevée, poursuit-elle, et la crise, par la sidération qu'elle produit, a également un effet de déliaison sociale. Simone Weil note justement la contradiction entre le fait que chacun analyse la situation d'un point de vue politique et l'absence de décisions et d'actions collectives : « *La crise ôte toute perspective d'avenir dans le cadre du système et amène à sentir que la seule issue est la transformation du régime – elle ôte peu à peu la force de rechercher une issue quelconque* ». Il y a donc quelque chose de contradictoire dans la conscience politique suscitée par la crise : la pensée du lien politique des vies se fait dans la solitude. Elle n'est pas élaborée à plusieurs. En ce sens elle n'est pas vraiment politique. Simone Weil fut l'un des rares intellectuels français, avec Raymond Aron, à avoir senti ce que représentait le mouvement nazi et son irrépressible force d'attraction.

Comme des mouches vers la flamme

« *Ce qui unit les membres du mouvement hitlérien, c'est tout d'abord l'avenir que celui-ci leur promet. Quel avenir ? Il n'est pas décrit... Mais ce dont est sûr, c'est que ce sera un système neuf, un 'troisième Reich', quelque chose qui ne ressemblera ni au passé, ni surtout au présent. Et ce qui attire, vers cet avenir confis, intellectuels, petits bourgeois, employés, chômeurs, c'est qu'ils sentent dans le parti qui le leur promet, une force. Cette force éclate partout, dans les défilés en uniforme, dans les attentats, dans les avions employés pour la propagande; et tous ces faibles vont vers cette force comme des mouches vers la flamme.*

« *Ils ne savent pas que si cette force apparaît comme si puissante, c'est qu'elle est la force non de ceux qui préparent l'avenir, mais de ceux qui règnent sur le présent. La perspective d'un avenir indéterminé, le sentiment d'une force inconnue, en voilà plus qu'il ne faut pour conduire, en bandes disciplinées, ces désespérés, qui ont soif d'une transformation sociale, au massacre de tous ceux qui préparent cette transformation ? »*

Dès janvier 1933, Simone Weil pressentit que la bourgeoisie allemande devra accorder une part croissante du pouvoir à Hitler, peut-être le pouvoir total.

Au-delà de leur intérêt historique (étude fouillée des rapports de force politique de l'Allemagne de ces années 1932-1933), sociologique (description détaillée des effets de la crise sur les strates sociales et les individus), psychologique et morale (la dissolution de la conscience libre des jeunes chômeurs), la lecture de ces *Ecrits sur l'Allemagne* est d'un intérêt incomparable, par la force de pénétration d'une intelligence lucide, sans cesse en éveil, d'une intelligence, même si elle fut idéologiquement marquée à l'extrême gauche, qui est restée libre, ouverte et emplie d'espoir. Simone Weil, comme bien peu d'autres a su saisir ce moment crucial où l'Allemagne s'est plongée dans le gouffre.

Simone Weil, *Ecrits sur l'Allemagne 1932-1933*. Payot Rivages poche, Paris, 2015, 200 pages.